

Le travail est en crise, mais de quelles crises souffre-t-il ?

QU'EN DIT-ON ?

“

La seule crise du travail,
c'est le chômage.”

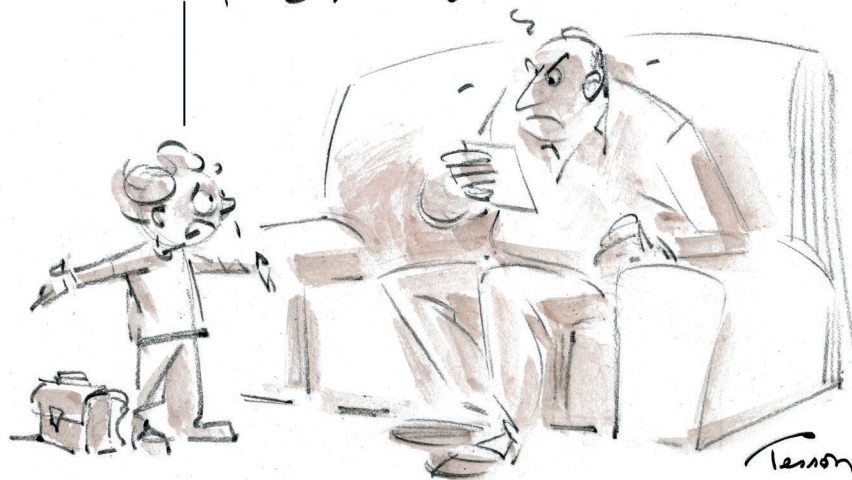
“

Le travail ce n'est pas le problème,
c'est la solution.”

“

De toute façon, le travail disparaîtra
avec la numérisation et la robotisation.”

Je n'ai pas mal travaillé,
c'est le travail qui va mal ! Ce n'est
pas ma faute si on traverse une crise
anthropologique majeure !



L'ÉDITO

Longtemps, on a pu penser que le travail de l'homme relevait d'une nécessité anthropologique absolue. Pourtant, certains considèrent aujourd'hui que le travail, à l'instar du panda, serait une espèce en voie de disparition. Ce type de raisonnement suscite autant qu'il révèle un climat d'inquiétudes et de tensions autour du travail. Mais, si crise du travail il y a, quelle en est la nature exacte ?

LE CONSEIL SCIENTIFIQUE

Le travail sous tensions

MORT DU TRAVAIL OU CRISE DU TRAVAIL ?

Il faudrait s'habituer à l'idée : le travail va disparaître. Une étude menée à l'université d'Harvard parue en 2015 chiffre précisément à 47 % le remplacement des emplois par des ordinateurs à l'horizon 2035. Joseph Stiglitz, prix Nobel d'économie, partage cette conviction : la quatrième révolution industrielle, la révolution numérique, détruira plus d'emplois qu'elle n'en créera.

Fondé ou non, ce type de discours sur la mort prochaine du travail ne manque pas de susciter des réactions contrastées. Certains y voient la réalisation d'une vieille utopie : ce dont les Grecs avaient rêvé avec le travail des esclaves – une humanité délivrée des contraintes laborieuses – la technologie est en passe de l'accomplir sans dommage humain. D'autres s'alarment de voir émerger de nouvelles inégalités sociales entre ceux, nombreux, qui viendront grossir les rangs des chômeurs victimes du progrès technologique, et une élite capable de tirer son épingle de ce nouveau jeu. Quoi qu'il en soit, soulever la question d'une hypothétique fin du travail, question par ailleurs légitime en soi, est symptomatique d'une profonde crise du rapport au travail. Mais est-ce vraiment le travail qui est concerné par cette crise ?

D'un côté, des travailleurs se plaignent de trop travailler ; de l'autre une masse de chômeurs voudrait bien, elle, accéder à l'emploi.

UNE CRISE DU TEMPS DE TRAVAIL ?

Quand on parle de tensions autour du travail, on pense forcément à la question du temps de travail et aux problèmes liés au chômage. Ces sujets focalisent l'attention des pays européens au point de réduire souvent toute réflexion politique à la résolution d'un problème d'arithmétique. Comment partager un gâteau supposé toujours plus maigre ? Les données sont bien connues : d'un côté, des travailleurs se plaignent de trop travailler ; de l'autre une masse de chômeurs voudrait bien, elle, accéder à l'emploi. Les uns sont épuisés par des horaires à rallonge et remplissent les cabinets des spécialistes en « santé du travail », souffrant de maux comme le burn-out ou le travail compulsif, tandis que les autres désespèrent de trouver du travail. A s'en tenir là, la solution apparaît des plus simples : ne suffirait-il pas de positionner au plus juste le curseur de la durée légale du travail afin d'obtenir un juste partage : 28 heures ? 32 heures ?

Cependant, les difficultés récurrentes à résoudre durablement le chômage et le travail précaire dans les pays occidentaux montrent que derrière la question de la durée se cachent des enjeux plus profonds. Le mot « travail » ne recouvre pas seulement des données objectives à mesurer, à quantifier et à planifier, il traduit aussi une réalité personnelle et sociale. Le travail, ce n'est pas une idée abstraite, c'est mon travail et le travail de chacun. C'est pourquoi la crise dont il est question n'est peut-être pas tant celle du travail considéré en lui-même que celle des individus et d'une société au travail. Parce qu'il est une réalité anthropologique, le travail réel n'est-il pas le réceptacle de tensions irrésolues qui affectent une société moderne en doute sur elle-même ?

UNE CRISE DU TRAVAILLEUR ?

Le travailleur moderne est en effet un être marqué par la division. D'un côté, le travail apparaît comme le moyen indispensable à l'épanouissement personnel et social, au point que les chômeurs, voire parfois les retraités, peuvent se sentir socialement inexistants ; d'un autre côté, il est désigné comme la source de souffrances profondes. Dès lors, chacun peut en faire l'expérience, l'investissement dans son travail est une question conflictuelle. On attend de sa vie professionnelle le développement de son « potentiel », la réalisation d'une vie personnelle et sociale accomplie qui puisse justifier tous les efforts et la forte implication que l'on y met. Mais cette course à l'accomplissement personnel au travail se révèle aussi source de frustrations, de désillusions, voire de souffrances.

Accomplissement et souffrance semblent même souvent se conditionner mutuellement au point de se confondre dans une même expérience. Bien des travailleurs considèrent ainsi qu'ils ont un « métier passionnant » et « une vie de dingue » tout en travaillant plus de douze heures par jour jusqu'à l'abrutissement. Ils ont le sentiment d'une certaine réalisation individuelle dans la mesure où ils accomplissent, en partie au moins, leur rêve, tout en reconnaissant être prisonniers d'un rythme dicté par une concurrence impitoyable, les obligeant à sacrifier, pendant quelques années, leur vie personnelle. La vie de nombreux travailleurs modernes ressemble

à une quête du Graal : la promesse jamais tenue d'un épanouissement humain intégral. C'est pourquoi, malgré des conditions de travail d'un niveau inégalé dans l'histoire, nombreux sont ceux qui vivent leur profession comme une forme d'esclavage volontaire ou une addiction plus ou moins masochiste. Ce que mon travail me donne d'un côté – confort matériel, reconnaissance sociale et développement individuel – il me le reprend de l'autre – vie familiale ou personnelle atrophiée et sentiment d'être vidé de soi-même.

Cette tension nourrit d'ailleurs l'activité des « experts » qui se sont multipliés ces dernières années. La prise en charge psychologique des travailleurs et des chômeurs montre à elle seule la schizophrénie qui marque notre rapport au travail : les uns soignent les maux que les autres ont encouragés ou provoqués. D'un côté, des coachs, des formateurs, des spécialistes en tout genre proposent toute une panoplie d'outils pour parvenir à l'accomplissement personnel et au développement de son potentiel. De la « pensée positive » à la relaxation ou au yoga, de techniques d'affirmation de soi à la « méditation en pleine conscience », de la PNL (programmation neurolinguistique) à l'analyse transactionnelle, il y a désormais tout un attirail pour s'accomplir dans sa vie professionnelle en mobilisant au maximum ses énergies personnelles. D'un autre côté, des thérapeutes spécialisés dans la souffrance au travail, utilisant parfois les mêmes techniques que les premiers, soignent les problèmes de stress, de burn-out ou de dépression de ceux qui n'arrivent plus à décrocher, qui subissent une trop forte pression ou qui désespèrent de retrouver un emploi.

UNE CRISE DE LA SOCIÉTÉ MODERNE ?

Vécues au plan psychologique, ces tensions ne seraient-elles pas aussi celles qui, plus fondamentalement, structurent la vie moderne elle-même ? Au moment où émerge l'individualisme moderne, le philosophe Thomas Hobbes affirme que deux puissants désirs poussent des individus isolés les uns des autres à entrer en relation pour former la société : l'aspiration à la liberté et le besoin de sécurité. Or, ces deux moteurs, orientés

dans des directions opposées, se disputent la primauté dans les consciences. Privilégier l'aspiration à la liberté ou assurer leur sécurité, les travailleurs modernes se trouvent face à un dilemme sans fin. D'un côté, ils rêvent de devenir auto-entrepreneurs, d'être enfin libérés des contraintes du salariat, des horaires, d'un patron, d'une organisation bureaucratique... D'un autre côté, ils sont tenaillés par la crainte du futur, du chômage, de la maladie, de la vieillesse et ils bénissent la contrainte du contrat de travail qui leur assure sécurité et protection. Constamment, ils sont soumis à une injonction contradictoire : plus de liberté et plus de sécurité !

LIBERTÉ OU SÉCURITÉ ?

Privilégier la liberté ou la sécurité, ce n'est pas seulement l'affaire de chaque individu, c'est aussi une question de choix politique. Défendre la liberté d'entreprendre ou privilégier la protection des travailleurs, voilà l'enjeu essentiel de toute l'histoire des relations sociales depuis la disparition des corporations. Dans des contextes économiques et politiques différents, il s'agit toujours de redéfinir les équilibres d'un contrat social reposant sur cette tension anthropologique fondamentale demeurée irrésolue. On discute aujourd'hui de la « flexisécurité » ou du « revenu universel », les mots sont nouveaux mais l'enjeu est bien le même : protection ou liberté ?

Ainsi, on constate qu'avec la généralisation du salariat dans un climat social marqué par l'individualisme, la vie professionnelle est devenue la principale valeur à l'aune de laquelle se mesure toute réussite personnelle et sociale. Si aujourd'hui il est socialement valorisé d'avoir une activité professionnelle, de travailler pour un salaire, et même de travailler au-delà du raisonnable, l'idée inverse prédominait jusqu'au début du XX^e siècle. On comprend donc que les tensions autour du travail soient vécues avec une telle intensité. L'enjeu majeur consiste dès lors à retrouver une juste mesure dans le rapport à la vie professionnelle, condition indispensable pour retrouver le vrai sens du travail, et, par-là, œuvrer à l'accomplissement de la personne et à la réalisation du bien commun. ●

A RETROUVER SUR WWW.PROPERSONA.FR

En bref

QUELLE EST LA NATURE EXACTE DE LA CRISE DU TRAVAIL ?

En devenant, au début du XX^e siècle, le premier critère pour mesurer la réussite sociale et individuelle, la vie professionnelle est la grande affaire de l'individu moderne. Dans ce contexte, l'expression « crise du travail » ne désigne pas tant une crise du travail en lui-même, que les multiples tensions qui marquent les modalités modernes de travailler. Trois éléments saillants sont à relever : tensions entre le « trop » et le « pas assez » de travail, schizophrénie d'une vie professionnelle source d'épanouissement et de souffrance, et dilemme entre liberté et sécurité du travailleur.

A RETROUVER SUR WWW.PROPERSONA.FR

Les citations

Quand on ne travaille pas, ou que l'on travaille mal, que l'on travaille peu ou que l'on travaille trop, c'est la démocratie qui entre en crise, c'est tout le pacte social. »

PAPE FRANÇOIS, « RENCONTRE AVEC LE MONDE DU TRAVAIL », DISCOURS DU 27 MAI 2017.

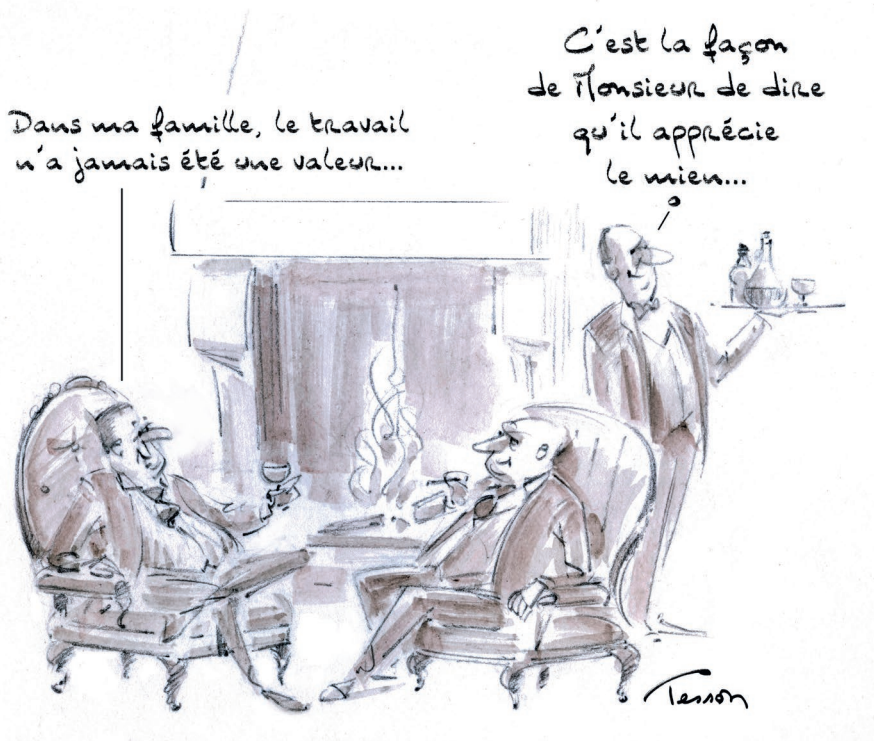
Il est indispensable que l'homme ne se laisse pas asservir par le travail, qu'il ne l'idolâtre pas, en prétendant trouver en celui-ci le sens ultime et définitif de la vie. »

BENOÎT XVI, HOMÉLIE DU 19 MARS 2006.

Pour aller plus loin

PIERRE-YVES GOMEZ
L'intelligence du travail,
DDB, 2016.

PAPE FRANÇOIS,
Rencontre avec le monde du travail,
Discours du 27 mai 2017.



Pro Persona Association loi 1901, développe, dans un but non lucratif, une mission d'intérêt général à caractère scientifique en contribuant à une recherche fondamentale et appliquée en faveur d'une finance au service de l'économie et une économie au service de la personne humaine. Elle s'adresse à un public large : acteurs de la vie économique et financière, enseignants et étudiants.
www.propersona.fr | info@propersona.fr

Conseil Scientifique Cyril BRUN : docteur en histoire, chargé de cours à l'Université de Quimper, consultant en anthropologie et ressources humaines ; Sylvain CHARETON : docteur en philosophie, directeur adjoint de l'Institut Philanthropos ; Don Pascal-André DUMONT : prêtre, économiste général de la Communauté Saint-Martin, président du Comité de Pilotage du fonds PROCLERO ; Jean-Baptiste HASSE : docteur en économie financière, enseignant-chercheur associé au Greqam à l'Université d'Aix-Marseille et à l'Université Paris I La Sorbonne, responsable R&D du cabinet de conseil Insti7 ; Don Jean-Rémi LANAVÈRE : prêtre, ENS (Ulm), agrégé de philosophie, docteur en philosophie, directeur adjoint de l'École de philosophie et de théologie de la Communauté Saint-Martin ; Pierre de LAUZUN : X, ENA, essayiste, Délégué Général de l'Association Française des Marchés Financiers ; Cédric MEESCHAERT : Président du groupe Meeschaert ; Assistant : Pierre-Marie COSSIC ; Dessins : Luc TESSON - WWW.DESSINATEURDEPRESSE.COM.